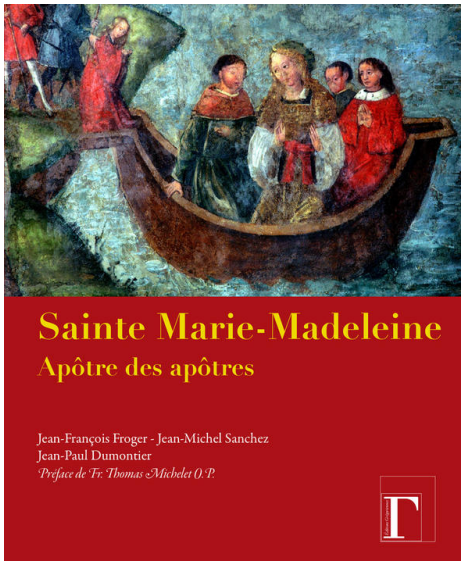
Voir sur le site : Bible et littérature, nouveau testament, Habille toi de lin, Vénus – Voir aussi Saint Pol-Roux, Golgotha.



SURREALISME OU PRECIOSITE ?

« Saint-Pol-Roux joue d'une cithare dont les cordes sont trop tendues » Rémy de Gourmont

Saint Pol-Roux est un inclassable. Symboliste, précieux, André Breton revendique Saint-Pol-Roux comme le *seul authentique précurseur du mouvement dit moderne (Hommage à Saint-Pol-Roux* le 9 mai 1925 dans *les Nouvelles littéraires).*

BIBLIOGRAPHIE

Duchesne L. La légende de Sainte Marie-Madeleine. In: Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Tome 5, N°17, 1893. pp. 1-33; doi : 10.3406/anami.1893.3094
http://www.persee.fr/doc/anami_0003-4398_1893_num_5_17_3094

Texte A : Luc 7:36-50

Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra dans la maison du pharisien, et se mit à table. Et voici, une femme pécheresse qui se trouvait dans la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum, et se tint derrière, aux pieds de Jésus. Elle pleurait ; et bientôt elle lui mouilla les pieds de ses larmes, puis les essuya avec ses cheveux, les baisa, et les oignit de parfum.
Le pharisien qui l'avait invité, voyant cela, dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il connaîtrait qui et de quelle espèce est la femme qui le touche, il connaîtrait que c'est une pécheresse. Jésus prit la parole, et lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire. -Maître, parle, répondit-il. -Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel l'aimera le plus ?
Simon répondit : Celui, je pense, auquel il a le plus remis. Jésus lui dit : Tu as bien jugé. Puis, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour laver mes pieds ; mais elle, elle les a mouillés de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, elle n'a point cessé de me baiser les pieds.
Tu n'as point versé d'huile sur ma tête ; mais elle, elle a versé du parfum sur mes pieds.
C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés ont été pardonnés : car elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on pardonne peu aime peu. Et il dit à la femme : Tes péchés sont pardonnés.
Ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci, qui pardonne même les péchés ? Mais Jésus dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée, va en paix ».

Cet épisode et cette femme ont frappé les esprits lorsque l'Europe était encore christianisée. Emile Verhaeren en a fait un poème sublime « Habille toi de lin Vénus » (voir sur le site).
Voici une partie du texte de Saint Pol-Roux.

Saint Pol Roux, « La Magdeleine aux parfums », *Anciennetés*.

L'auteur mis trois ans à finir ce long poème e 36 quatrains d'alexandrins, dédié à Catulle Mendès, (de mai 1887 à octobre 1890). Henri Ghéon jugea assez sévèrement le volume : « Ainsi, M. Saint Pol-Roux s'annonçait voici quinze ans, par des alexandrins sonores qu'il a sans doute tort de rééditer aujourd'hui. (…). Cet enchevêtrement trop précieux d'images est plus pénible encore dans la gangue traditionnelle du dodécamètre français ».

Lentement la publique va vers le Messie
Avec tous les ramiers de l'angoisse en son sein.
Les convives ont peur sous ses yeux de cassie,
Car elle est belle ainsi que l'on est assassin.

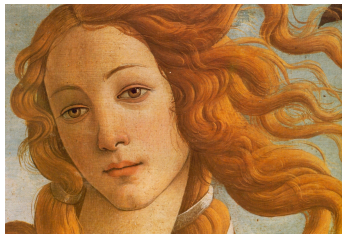
Se fanant à genoux, elle épand la magie
De son urne d'albâtre sur les pieds du Bel
Pendant que de l'ardente face d'élégie
Crèvent éperdument les réservoirs de sel.

La pécheresse enfin se tord entre la pieuvre
Énorme des remords qui la tenaille au sol.
On dirait qu'un marteau fit tomber un chef-d'œuvre.
Une âme se lamente en le gracile col.
(…)
« Ta beauté ne pouvait sombrer dans la tempête,
O tragique symbole de la charité,
Cueille donc une palme au palmier de ma fête
Être belle, vois-tu, c'est de l'éternité !

Souris ! Par le chemin léger de ton haleine
Un ange s'est blotti sous ta peau de baiser.
Retourne vers le peuple et dis-lui, Magdeleine,
Qu'une larme a suffi pour te diviniser ! »

La chevelure en pleurs à la façon des saules,
L'intruse se leva comme on sort de la mer.
Un frisselis subtil à fleur de ses épaules
Indiquait que deux ailes germaient de sa chair.

James Tissot – Marie Madeleine aux pieds de Jésus



Comme Verhaeren, Saint Pol-Roux a comparé la pécheresse à Vénus. « L'intruse se leva comme on sort de la mer ». L'image est ambiguë et peut signifier la purification quand on sort de l'eau, mais en ce cas, ce serait l'eau du Jourdain. L'image évoque irrésistiblement la Vénus de Botticelli, déesse de la beauté. La purification et le pardon des péchés ne la restituent pas à son humanité, mais la font passer dans le monde des anges, dans le monde de la beauté immatérielle. L'analogie est fausse.

Tous enfin, revenus du magique village
Et se frottant les yeux comme après le sommeil,
Suivirent, à genoux dans le joli sillage,
La femme au cœur plus grand qu'un lever de soleil.

ANALYSE

Le texte de Saint Pol-Roux est infiniment moins réussi, sans doute par excès de préciosité. Mais surtout parce qu'il fait de la pécheresse une allégorie de la beauté. Vouloir « faire beau » n'est pas forcément saisir la beauté, et l'écriture flamboyante brille souvent d'un éclat emprunté, provenant d'un foyer impur. La Magdeleine aux parfums (le pluriel s'éloigne déjà de la figure sur laquelle le texte prend appui) est intéressante parce qu'elle montre une défaite de l'écrivain engagé dans les périls de l'expression. Ni reproduction, ni harmonisation de trouvailles, l'écriture peut se concevoir comme un univers second où le poète déploie les figures du verbe avec plus ou moins de bonheur et de liberté. Mais à trop dramatiser le mouvement qui incite à s'adonner aux ressources du langage, on ne fait plus que révéler la défaillance du verbe. De la parole, Saint Pol-Roux a voulu se faire un chemin. Mais il n'a fait dans ce poème que trahir, et le verbe, et la figure sublime qui n'est plus que prétexte à se déploiement fastueux de la langue.

Mais cet échec nous informe que le verbe le plus insolent, le plus munificent ne saurait remplacer l'inspiration véritable et pure. Et le respect de la chose désignée.

L'auteur entrevoit qu'elle est une figure de l'amour dévoyé, mais le verbe précieux, le côté « Saint John Perse » ont raison de lui. Le propos que tient le Christ aux quatrains 4 et 5 sont quelque peu ridicules et c'est mettre dans la bouche du Christ un dédain dont on chercherait la moindre trace dans l'Evangile.

« Une larme a suffi pour te diviniser ».

Ce n'est pas une larme que verse la femme à genoux, mais des torrents. Tant de larmes qu'elle a pu baigner les pieds de Jésus avec cette fontaine naturelle. Ces larmes ont lavé le péché, ne l'ont pas divinisée. Par toute attitude « tonico-posturale », sa prostration, elle disait son affliction, son regret, et ce qu'on appelle « son repentir ». La divinisation proposée par Jésus ne passe pas par cette opération de magico-religieuse d'une larme et d'une parole pseudo-poétique.

Mais le dernier vers est magnifique : « la femme au cœur plus grand qu'un lever de soleil ». L'image rend compte de l'aurore nouvelle dans le cœur et dans la vie de la pardonnée, de ce qui se « relève » avec ce pardon et ce que la théologie appelle la « rémission du péché », comme de la vastitude de ce cœur brûlant d'amour pour son Seigneur. Et dont toute l'existence ultérieure ne manifesta plus qu'une extraordinaire sainteté.

Le texte donne une idée du flamboiement d'images dont était capable celui qu'on appelait « Le Magnifique » et qui connut un long purgatoire (voir sur le site Saint Pol-Roux).